

Petite adresse à ...

Josette Marty

... Michel Ducom

directeur de publication de la revue « Cahiers de Poèmes »

Dans un texte manifeste de avril 1970, Michel Cosem, fondateur de «Cahiers de Poèmes» établit fortement le parallèle entre mythe et logos, parole disante, et parole créatrice.

«Cahiers de poèmes» s'est toujours attaché à soutenir une langue dans sa dimension mythique et créatrice dans toute institution, dont l'institution scolaire. Comment tenir cette ligne directrice, aujourd'hui dans un système qui calibre avec des outils dits «scientifiques» les sujets et leurs dires ? J.M.

Le mythe est récit de la posture humaine face aux dieux. Eux censés tout savoir ou presque. En creux de leurs récits il y a l'ignorance humaine, provisoire, car les dieux sont prêts à se laisser dérober le feu. Connaître c'est cheminer, explorer des impasses, avancer en aveugle pour un crime que l'on n'a peut-être pas commis, sans savoir où mène le chemin : destin annoncé par les déterminismes ou usage de la liberté afin d'être étonné par ce qui nous arrive. Savoir c'est se surprendre autre d'un autre savoir advenu.

Toute science aujourd'hui, sauf exception, chasse le sujet comme fut chassé Ephaïstos de l'Olympe. Nous boîtons tous, scientifiques compris, un pied dans le sens et l'autre dans le malentendu (Octave Mannoni) Il n'y a pas de discours sur le savoir qui ne porte en lui la trace de pensée mythique et de l'irruption du sujet. Se dire objectif c'est aussi se dire cible d'un sujet qui fait mouche souvent, à la lisière de nos aveuglements. La science, heureusement, progresse de ces tensions humaines qui s'impriment dans nos discours, les font éclater, obligent à leur remaniement. ■

Michel Ducom

...Michel Cosem

directeur de publication de la revue « Encres Vives »

Tu dois rendre jaloux beaucoup de créateurs de revues, tu as dépassé le 300ème numéro, faut-il en penser que ton positionnement s'appuyant à la fois sur la science du texte, le mythe et la lutte des classes est la vision juste pour que ne soit pas écrasée la fonction poétique de la langue, je veux dire la métaphore ? J.M.

Je pense que l'essentiel vient de la recherche de qualité, de l'originalité, du mépris des modes. Encres vives est aussi en phase avec les créateurs, l'étant moi-même, et sachant combien sont précieux les espaces de liberté... ■

Michel Cosem

...Yves Béal

animateur de la revue « Soleils et Cendre »

Dans le numéro 4 de la revue (1987) je lis «Attentat à la pudeur des mots / encore un assassinat de vieille dame aux confins du XX^{ème} siècle. Que fait la police ?»

Si la vieille dame est l'ensemble des poncifs langagiers qui conforte l'idéologie des théories de la communication, la police ne bouge pas, au contraire elle reste en embuscade et demande encore plus de standards, qu'en penses-tu ?

J.M.

La poésie commence par « la », c'est une musique disent certains, je dis champ de bruit bruit du monde brisé rompu las il n'y a pas de colombe dans la poésie seulement une tâche de sang sur son plumage et son envol lumineux dans l'ombre des bombes. La poésie commence par « là » et si on l'attend elle change de trottoir elle est là dans le réel pas un art du langage elle est le langage la nomination de l'état des choses et leur au-delà, elle est leur lieu et leur utopie. La poésie est une surface d'échange une épiluchure de l'âme lisière du monde et de l'homme elle n'est pas le verbe mais un verbe verbe d'action verbe de combat. La poésie hésite épouse oppose bégaie bouscule n'existe pas en dehors de l'homme et du regard audacieux qu'il porte sur le monde pour l'agir le transformer le réenchanter le regard de Galilée sur ce lustre qui oscille le regard de Newton sur cette pomme qui choit ici pas de choix. La poésie doit être parce

qu'elle est création par l'homme de l'homme création du monde matérialisation d'un regard sur le monde un regard ou un monde « beau comme la rencontre fortuite sur une table de dissection d'une machine à coudre et d'un parapluie ». La poésie ne représente pas le monde elle est le monde un monde une poésie à faire fabriquer usiner travailler sans autre inspiration que le souffle puissant de mots briques de mots pavés de mots terre et eau et feu poésie à extirper de la gangue de nos visions complaisantes arrachée au jour et à la nuit arrachée à l'évidence à la fatalité à la « bête immonde » qui renaît sans cesse jusqu'en nous-mêmes. La poésie ne finit jamais ne récite rien n'oublie pas elle est un champ d'épandage où se posent les colombes. La poésie commence par « la ». ■

Yves Béal

... Odette et Michel Neumayer

directeurs de publication de la revue « Filigranes »

Dès juin 1984, dans le premier numéro de «Filigranes» vous posez la problématique du fragment, que vous formalisez ensuite comme : «une alternative plausible et stimulante à la désaffection des genres littéraires traditionnels»

Dans le numéro 2 de la revue, vous posez l'écriture comme «recherche d'un destinataire au-delà de toute adresse». Aujourd'hui dans la jungle de l'universel discours, ces deux voies s'avèrent toujours aussi fécondes, est-ce optimisme de notre part ?

J.M.

Certes, de nombreux textes de la littérature contemporaine nous invitent à une lecture par fragments, fractions, bribes et autres découpes. Or il n'y a rien là de très nouveau. Le fragment n'est pas une affaire exclusivement contemporaine. Héraclite déjà, dans l'antiquité grecque, s'y intéressait. Plus proches de nous au début du 19^{ème} siècle, les Romantiques allemands en firent leur credo. Bref, de nombreux philosophes et poètes se sont consacrés à la production d'œuvre d'imagination et de pensée pour lesquelles le non-fini, la présence d'interstices, l'idée de mise en relation sont essentielles.

Soyons clairs : pour nous, membres du collectif de *Filigranes* (sous-titrée *Revue d'écritures*), la supposée désaffection des genres littéraires

traditionnels n'est pas notre souci. Depuis vingt ans que nous existons, ce qui nous intéresse dans l'écriture de fragment c'est qu'elle modifie notre rapport au temps et à l'espace.

Fragments et dispositif

Le fragment appelle son corollaire : le dispositif. Il n'y a jamais de fragment isolé. Un fragment est toujours en relation plus ou moins apparente avec d'autres. Sans cela, ce qu'on appellerait à tort «fragment» ne serait qu'une pièce orpheline lancée sur une trajectoire incertaine. Le fragment s'insère toujours dans un espace dont les dimensions peuvent être variables. Un dispositif, cela va du

simple assemblage de quelques paragraphes à l'addition de plusieurs pages, au recueil, au numéro de revue, à l'œuvre. Le dispositif, construction à géométrie variable, ouvre sur une réflexion topologique (partie des mathématiques qui étudie cette notion, a priori intuitive, de continuité et de limite, dit l'encyclopédie).

Fragments et temps

Le fragment est aussi une mise en œuvre ponctuelle d'un projet qui le déborde : celui d'un dispositif qui, avant d'être une structure, est d'abord un pari sur l'avenir.

En juillet 2004, Edouard Glissant annonce le projet éditorial de l'Encyclopaedia Universalis dont il aura la responsabilité : «*Le 3 mâts La Boudeuse, en hommage à Bougainville, va faire le tour du monde en deux ans. Une douzaine d'écrivains sont choisis. Ils s'arrêteront dans douze endroits où vivent 'les peuples de l'eau' qu'on ne peut aborder que par la mer ou un fleuve. Ils vont d'abord remonter l'Amazonie, puis emprunter le Canal de Panama, aborderont sur l'Île de Pâques puis traverseront tout le Pacifique, où sept peuples seront visités, puis ils remonteront vers les côtes d'Afrique, de Mauritanie. Il y aura Tabucchi, Le Clézio, Alain Bohrer, Chamoiseau, André Velter, moi-même, ainsi que des écrivains qui s'occupent de stratégie mondiale. Ils feront ce qu'ils voudront : récit, songe poétique, correspondance, journal de bord, pour chacun de ces peuples*». (Samedi 3 juillet 2004, *Le Monde*)

Les dispositifs qui nous intéressent ont en commun de porter cette idée de projet : une intention de cadre est esquissée, parfois énoncée (on pourrait parler de travail prescrit) ; ce projet donne lieu à diverses élaborations (on dira que c'est le travail réel) ; celles-ci débordent et déplacent utilement l'intention initiale. C'est l'écart propre à toute création humaine, l'imprédictible vivant. Dans le dispositif, les productions partielles s'assemblent, se distinguent et se réunissent. Pourquoi pas à *l'infini* ?

Aux limites

Qui pourrait dire que le dispositif a une limite ? Elle ne peut être ni spatiale : le dispositif intègre ses propres manques, ses propres marges ; ni temporelle puisqu'il est d'abord intention et anticipation. La quête du sens prend alors une tournure nouvelle : deux niveaux de signification se croisent, celui des fragments, celui de la structure que ces fragments envahissent et parfois débordent. Même non-dite, il y a à l'origine de toute écriture de ce type, non un état, mais une promesse de sens qui reste à déchiffrer.

Recul réflexif

Fragments et dispositifs invitent au recul réflexif. Ce ne sont pas là des pratiques créatrices spontanées. Ce sont des constructions mentales et langagières qui plongent le sujet dans la complexité et le réveille des torpeurs d'une création qui aurait pour objet de s'exprimer, de dire le tout sur le tout, en un mot la vérité.

Voilà pourquoi chaque numéro de *Filigranes* est une aventure : entre le moment de l'intuition (telle formulation, telle accroche ferait un bon titre) et celui de l'action (annoncer des pistes, solliciter des textes, écrire soi-même, retenir la trentaine de textes qui composeront le numéro), des mois s'écoulent. Nous les mettons à profit pour mieux comprendre quelle problématique conceptuelle se cache derrière l'intitulé et en quoi une mise en tension des écrits et des approches est possible ! Vient enfin le moment du montage qui, prenant appui sur les harmonies, les proximités et les rythmes, met en scène les ruptures et les oppositions et propose au lecteur imaginaire un parcours qu'il acceptera ou non...

Au-delà de toute adresse

Une expression qui a la densité propre de la poésie. Elle se comprend, se ressent, s'accepte ou se refuse mais perdrait à être expliquée. Nous affirmerons simplement que la poésie excède le champ des relations sociales sans pour autant s'y soustraire. Faite de mots et d'images, elle s'adresse à un lecteur qui seul reste maître d'une pensée qu'il construit au contact des œuvres. Quel est alors son lieu ? Il est temporaire et multiple, car si nous voyons dans la poésie un espace de liberté, nous pouvons affirmer qu'elle n'a qu'un lieu : tout ce qui se peut se tenir et se soutenir *au-delà de tout lieu déterminé, au-delà de toute adresse...* ■

Odette et Michel Neumayer,
Pour la revue *Filigranes*.

Le site www.ecriture-partagee.com propose dans la rubrique *Filigranes* («Dernières parutions») quelques éditos, tentatives de problématisation autour des thèmes des numéros récents. Il informe aussi de la programmation à venir («*Connaître les prochains thèmes*») et, «*Tous capables*» oblige, invite les lecteurs à envoyer des textes.